

CHAPITRE PREMIER

Il faisait encore nuit. Depuis plusieurs heures déjà, j'étais assis à même le sol, près de ma canne. La pêche au vif procure toujours de vives émotions, mais avant de connaître les joies d'une prise, il faut savoir être patient. Les sens en alerte, j'étais à l'écoute du plus petit bruissement et malgré cela, je n'entendais pas Lionel, bien qu'il fût à quelques dizaines de mètres de l'endroit où j'étais installé. Dans un petit moment, je commencerai à distinguer les alentours immédiats. En ce milieu de mois d'août, la Loire était basse et nous avons dû marcher longtemps pour rejoindre un endroit propice à ce type de pêche. Un courant assez lent, des remous importants et surtout, du fond. Ici, il y avait presque cinq mètres. Jusqu'à présent, je n'avais été guère verni et plus les minutes s'égrainaient, plus les chances d'avoir des touches diminuaient. Le silure et le sandre sont des poissons carnassiers qui se nourrissent principalement la nuit.

Brusquement, un craquement de branche me fit me retourner. C'était Lionel.

Il n'avait pas eu plus de chance que je n'en avais eue. Alors, lassé d'attendre, il avait plié ses cannes et venait m'encourager à en faire autant. Il nous fallut plus d'une heure pour rejoindre la voiture. Claqués par cette nuit peu prolifique, Lionel démarra le moteur pendant que je rangeais, à la hâte, nos affaires dans le coffre. Il nous restait à faire cent cinquante kilomètres pour rentrer.

À présent, le jour était tout à fait levé.

Ayant perdu sa mère très jeune et devant l'incapacité de son père à l'élever, Lionel avait vécu chez sa grand-mère qui, à cette époque, était voisine de la mienne. C'est pendant les vacances d'été de ma sixième année que nous nous étions rencontrés, il y a de cela une trentaine d'années. Quantités de passions communes nous avaient alors rapprochés et nous étions restés amis depuis tout ce temps, même s'il nous arrivait de ne pas nous voir pendant plusieurs mois d'affilée.

Physiquement, nous étions d'une taille et d'une corpulence sensiblement égales. D'ailleurs les personnes que nous rencontrions nous prenaient souvent pour deux frères. Alors que mes cheveux tiraient plutôt sur le châtain foncé, ceux de Lionel étaient blonds. Il ne pouvait pas renier ses origines polonaises.

– Quel jour sommes-nous ? me demanda soudain Lionel qui était resté silencieux depuis le départ.

– Samedi, lui répondis-je, après avoir consulté le calendrier de ma montre.

– Cela fait un moment que nous roulons, me dit-il et nous n'avons croisé aucune voiture depuis notre retour.

Il est vrai que par habitude, nous n'avions pas emprunté les grands axes routiers chers aux vacanciers qui circulent à cette époque de l'année, mais tout de même ! Lionel avait raison. Je restai troublé par sa remarque et scrutai avec plus d'attention qu'auparavant chaque croisement ou chaque chemin qui coupait notre route.

– Dans moins d'un kilomètre nous allons traverser une petite ville, me dit-il au bout d'un moment, rompant le silence dans lequel il s'était replongé. Tu sais ? Celle où nous avons fait les courses, cru-t-il bon de me préciser. Nous allons y faire une halte. Je prendrais bien un café.

– Entendu, acquiesçai-je sans tourner la tête, ça me convient. Si tu vois une boulangerie, tu penseras aux croissants, ajoutai-je, en étouffant un bâillement, je commence à avoir faim.

Vide ! Entièrement vide ! Personne ! Les rues étaient totalement désertes. Une véritable ville fantôme. C'était d'autant plus stupéfiant, qu'hier matin nous nous y étions arrêtés et que tout semblait normal. Ce qui me frappa immédiatement et qui accentua cette sensation de malaise qui commençait à m'envahir, c'était le silence. Un profond silence !

Le seul bruit que j'entendis fut le claquement des pas de Lionel qui revenait de la boulangerie.

– Tiens, voilà tes croissants, me dit-il la bouche pleine et en me tendant le paquet. Ils ne sont pas très frais, poursuivit-il, mais je n'ai vu personne. Ni serveuse, ni boulangère. J'ai dû me servir tout seul. J'ai tout de même laissé de l'argent, ajouta-t-il devant mon air ébahi.

Effectivement, Lionel avait raison, les croissants n'étaient pas du jour !

– Que faisons-nous, lui demandai-je, interloqué ?

– Je n'en sais vraiment rien, me répondit-il avec une moue dubitative.

Une affiche, placardée sur le côté d'un abri de bus, indiquait qu'aujourd'hui c'était la brocante annuelle, sur la place du marché. Effectivement, il y avait bien quelques voitures. Certaines étaient mal garées et d'autres dont une portière était restée ouverte stationnaient sur l'esplanade, mais nulle trace d'une quelconque brocante sur la place en question.

Près de nous, un feu tricolore poursuivait son cycle, sans relâche, sans qu'aucune des cinq voitures ne démarrât. Et pour cause ! Tous les occupants, conducteurs compris avaient déserté leur véhicule. En étant le témoin de cette scène étrange, Lionel fut pris d'un rire nerveux.

– Bordel ! s'exclama-t-il après qu'il se fut calmé. Mais que s'est-il passé ici ?

– Regarde là-bas ! lui dis-je en lui montrant un bus scolaire encastré dans une fourgonnette de livraison au beau milieu d'un carrefour. En principe, après un accident comme celui-ci, il devrait y avoir du monde, non ?

– Je n'y comprends rien ! avoua Lionel, la mine défaite.

– Cette ville n'est pas très étendue. Je te propose d'en faire le tour en voiture. Nous allons fatalement croiser quelqu'un.

Après presque deux heures de vaine recherche, nous étions revenus à notre point de départ sans avoir rencontré âme qui vive. Le découragement et l'incompréhension avaient progressivement remplacé le malaise que j'avais ressenti à notre arrivée. Penser que j'avais peur ne serait pas tout à fait exact, mais j'étais extrêmement troublé par ce qui se passait. Je n'avais pas besoin de demander à Lionel. Je le connaissais suffisamment pour savoir qu'il éprouvait la même sensation que la mienne. Il n'était pas d'un naturel bavard, mais le fait qu'il soit soucieux le rendait encore plus silencieux qu'à l'accoutumée.

Lionel stoppa la voiture près d'une cabine, réfléchit un bref instant et me proposa de téléphoner à des personnes de notre connaissance, proches géographiquement du lieu où nous étions. Le premier coup de fil fut sans réponse, ainsi que le deuxième. Je décidai alors d'appeler le demi-frère de Lionel qui habitait à Saint-Nazaire. Le résultat fut identique, aucune réponse !

Lyon était la grande ville la plus proche à environ 220 km de cette petite bourgade. J'y avais de la famille. Nous décidâmes de rentrer le plus vite possible chez nous, de préparer nos deux motos pour un long périple et de sillonner la région pour connaître l'étendue de ce curieux phénomène.

Finalement, le matériel que nous avons pris dans nos sacs à dos respectifs restait assez proche de celui que nous emmenions lorsque nous partions à l'aventure pour plusieurs jours. Ce petit détail, d'apparence anodine, me permit de me rattacher à des événements « normaux ». D'autant que, durant le trajet qui nous séparait de notre lieu d'habitation, nous ne rencontrâmes pas âme qui vive. Toujours personne ! Dans aucune ville, aucun village, aucune rue, aucun magasin. La désolation totale !

Le plein fut fait dans une station de grande surface car Lionel avait trouvé le moyen de remettre à zéro et de déclencher les pompes depuis la cabine de paiement. Nous étions devenus de véritables petits délinquants, malgré nos réticences à nous servir ainsi de la sorte. Cela pourrait tout de même se révéler bien pratique si nous devons rouler beaucoup et si cette étrange situation devait durer encore quelques jours. Nous avons opté pour les motos parce que cela nous permettait de circuler sur n'importe quel type de route ou de chemin à bonne vitesse. Le point négatif c'était une autonomie plus limitée que celle d'une voiture. Nous profitâmes de cette grande enseigne de la distribution pour compléter notre jeu de cartes au vingt-cinq millièmes avec celles que nous pûmes dégoter. Cela pourrait sans aucun doute s'avérer utile. Alors que je m'apprêtais à rabattre la visière de mon casque, je crus apercevoir un mouvement à une centaine de mètres sur ma gauche. Lionel avait également réagi.

C'était une meute d'une vingtaine de chiens qui renversait toutes les poubelles qui traînaient et en répandait le contenu au sol, sans doute à la recherche de quelque nourriture. La bête qui conduisait ses congénères était un énorme berger allemand. Brusquement, ce dernier tourna la tête dans notre direction et se précipita directement sur nous, entraînant toute la meute derrière lui. Heureusement, les motos démarrèrent dès la première sollicitation et nous ne restâmes pas à les attendre.

La longue route serpentant à travers les prés et les monts du Charollais et qui menait à l'A6, près de Mâcon était à double voie. Au début, Lionel et moi pûmes rouler à vive allure; il n'y avait toujours personne. Puis, plus nous approchions de l'entrée de l'autoroute, plus la voie de droite était encombrée d'un grand nombre de camions arrêtés et vides de leur occupant. Certains étaient même renversés, d'autres avaient percuté le talus du bas-côté ou la barrière centrale de sécurité et d'autres encore, étaient encastrés dans le camion qui le précédait. Le spectacle de ce carambolage monstrueux me souleva le cœur. Et je n'étais pas au bout de mes peines ! À l'approche du péage de Villefranche c'était pire encore. La longue file de semi-remorques n'était plus qu'un gigantesque amas de ferraille. Vraiment, je n'imaginai pas l'apocalypse autrement !

Sur l'autoroute, le spectacle était identique et tout aussi terrifiant.

– Mais bordel ! s'exclama Lionel après qu'il se fût arrêté et que je l'eus rejoint, que s'est-il passé ?

– Je n'en sais rien, lui avouai-je aussi décontenancé que lui, mais ça me donne la chair de poule. Tu imagines l'ampleur de la catastrophe ? Ça a dû être terrible.

– Quel bordel ! se borna-t-il à répéter en hochant la tête.

– Bon ! Nous passons sous le tunnel de Fourvière puis nous partons chacun de notre côté afin de couvrir le plus de terrain possible. On se retrouve sur la place Bellecour en fin d'après-midi. D'accord ?

– OK !

Lassé de ne rien comprendre, Lionel abaissa sa visière d'un geste rageur et démarra en trombe. J'eus toutes les peines du monde à le suivre.

Finalement, on s'habitue à tout ! Même aux pires choses ! Après une trentaine de kilomètres, je ne faisais même plus attention aux voitures encastrées les unes dans les autres, aux caravanes enfoncées ou aux camions broyés. J'étais concentré à slalomer entre les véhicules et à tenter de suivre Lionel dont la rage se matérialisait par une course en avant effrénée. Comme si Lyon allait apporter toutes les réponses aux questions que nous nous posions !

Exceptionnellement, nous passâmes le tunnel de Fourvière sans y trouver les traditionnels embouteillages. Juste quelques voitures accidentées contre la paroi du tunnel. Toujours ça ! À la sortie, Lionel bifurqua à droite tandis que je poursuivais ma route.

Je longeai le Rhône à allure modérée en direction du sud. De temps à autre, je m'arrêtais et scrutais les rues, les quartiers ou les hautes tours qui m'entouraient, avec une puissante paire de jumelles. Malheureusement, je ne repérais pas âme qui vive. L'après-midi était déjà bien avancé lorsque le moteur de ma moto hoqueta puis s'arrêta. Je tournai le bouton du réservoir en position « réserve », redémarrai puis partis à la recherche d'une station pour faire le plein. Je n'étais plus très loin de Feyzin lorsque j'aperçus une colonne de fumée qui semblait monter des immenses cuves de la raffinerie. L'espoir de trouver quelqu'un qui pourrait enfin m'expliquer ce qui se passait me poussa à accélérer. J'arrivai rapidement sur les lieux. La fumée provenait d'un bâtiment massif et rectangulaire. Je pénétrai prudemment dans la bâtisse. Malheureusement, aucune lumière ne filtrait de l'extérieur et tout le bâtiment était très sombre. Lorsque j'allumai la lampe torche récupérée de la poche latérale de mon sac à dos, je découvris que je me trouvais sur une espèce de passerelle métallique dans une immense salle circulaire. En contrebas, je distinguais une batterie d'écrans et de commandes proches de celles d'un gigantesque équipement industriel. C'était de cet endroit, que l'on pouvait percevoir le seul bruit qui provenait de la salle : un petit bip d'alarme d'imprimante qui indiquait qu'il n'y avait plus de papier.

Je descendis l'escalier qui reliait la passerelle à la salle inférieure et poursuivis mon exploration. En passant près d'un panneau, je jetai un œil sur les voyants de contrôle. Ils semblaient indiquer que tout était normal. Mais bon ! Je n'étais pas un spécialiste.

Toujours personne !

Perdant progressivement toute prudence, je parcourais maintenant de longs couloirs sans prendre garde au bruit que j'eusse pu faire en marchant ou en ouvrant les portes des bureaux. Je me surpris même à crier pour savoir s'il y avait quelqu'un. Au bout d'une heure de vaines recherches, je dus me rendre à l'évidence, ce bâtiment également, était désert !

Je n'avais plus rien à faire dans ces lieux. Je repris ma moto et fis le plein dans la grande station service sur l'autoroute qui conduisait vers Lyon.

Il était pratiquement l'heure convenue avec Lionel. D'ailleurs, je n'étais pas très loin et j'arrivai rapidement sur la place Bellecour, exceptionnellement déserte pour cette période estivale. Je coupai le moteur, enlevai mon casque et descendis de ma moto, bientôt rejoint par Lionel. Ce dernier avait fait un dernier tour de l'immense place et revenait, non sans avoir constaté que nous étions seuls, toujours seuls, ... désespérément seuls.

– Je n'y comprends absolument rien, me confia Lionel dont les traits commençaient à accuser la fatigue.

– Moi non plus, lui répondis-je. Nous n'avons vu personne de la journée. Non seulement, nous ne savons pas ce qui se passe, ni où tout le monde se trouve, mais nous ignorons pourquoi nous, nous sommes toujours là.

Lionel me confirma que j'avais mit le doigt dessus, c'était ça, la question essentielle ! Quoi qu'il se fût passé, par quel miracle y avions-nous échappé ?

– Reposons-nous jusqu'à demain, dit Lionel, d'autant que la journée est plus qu'entamée.

– Nous n'apprendrons rien de plus aujourd'hui, ajoutai-je.

– Nous ne devrions pas rencontrer de problème pour trouver le logement de ce soir, me lança Lionel, la main tendue et en tournant sur lui-même. Ce ne sont pas les maisons vides qui manquent et je ne crois pas que nous ayons d'ennui avec les occupants.

Lionel récupérait vite. Son solide bon sens avait, par le passé, souvent fait merveille car lors de nos escapades, nous trouvions un malin plaisir à nous enliser dans des situations les plus invraisemblables et même parfois très périlleuses.

– Cela me convient, lui répondis-je, d'autant plus que je ne sais plus ni quoi penser ni quoi faire.

Nous nous installâmes au premier étage d'un petit hôtel qui en comprenait cinq et dont une des chambres avait une vue qui donnait sur la place Bellecour. Si quelqu'un passait sur cette dernière, nous le verrions inmanquablement. Nous mangeâmes froid car ni l'un ni l'autre n'eut le courage de préparer un vrai repas. L'ambiance était morose. Silencieux, chacun réfléchissait de son côté sans pour cela trouver une quelconque réponse satisfaisante. J'avais dû m'assoupir depuis un petit moment, lorsque soudain Lionel me secoua violemment.

– Alain, me dit-il, j'entends un bruit de moteur, dehors.

Je le vis se précipiter vers la fenêtre. Je me levai d'un bond et le rejoignis. En effet, une jeep aux couleurs de l'armée traversait la place. Elle était conduite par deux personnes habillées en tenue militaire et semblait donner la chasse à un couple de personnes dont l'une se dirigeait droit vers notre hôtel.

– Ce n'est pas normal tout ça, bougonna Lionel, descendons voir de quoi il retourne, mais restons cachés.

Je ne comprenais pas pourquoi Lionel m'avait dit cela, car pour ma part, je trouvais que depuis ce matin, rien n'était normal !

L'individu pénétra dans le hall au moment même où nous arrivions au bas de l'escalier. La deuxième personne, quant à elle, avait bifurqué dans une rue adjacente et avait, de ce fait, entraîné ses poursuivants à ses trousses.

La personne qui venait d'entrer était une jeune femme. Avant même, que celle-ci ne fasse quoi que ce soit qui put nous faire repérer, je l'attrapai fermement et lui mis ma main sur la bouche. Totalement surprise, elle ne se débattit pas.

Elle devait courir depuis un moment, car elle avait de la difficulté à respirer et son cœur battait la chamade.

– Je ne vous veux aucun mal, lui chuchotai-je. Je vais vous lâcher, mais surtout pas un cri, d'accord ?

Elle hocha de la tête pour m'indiquer qu'elle avait compris. Je desserrai doucement mon étreinte et me tins prêt à la bâillonner de nouveau en cas de cri intempestif. Par bonheur, elle sembla avoir admis que nous n'étions pas avec ses persécuteurs et resta tranquille.

– Ne restons pas ici, nous enjoignit Lionel, nous serons mieux là-haut.

Nous la laissâmes reprendre son souffle avant de lui demander pourquoi elle était poursuivie ainsi.

Elle s'appelait Sandrine. D'allure sportive, elle était fine, élancée et devait mesurer un mètre soixante-dix. Ses longs cheveux blonds tombaient en cascade sur son dos et elle relevait sans cesse une mèche imaginaire qui semblait la contrarier. Ses yeux, d'un bleu très clair, donnaient une intensité à son regard que je n'avais vu chez personne d'autre auparavant. Indéniablement, elle était très belle.

Sandrine et sa cousine étaient originaires de La Crau, près de Toulon. Elles étaient journalistes de mode et effectuaient un reportage sur un salon de prêt-à-porter qui avait actuellement lieu à Lyon. Elles avaient passé la journée d'hier au bord de la Saône, près de Villefranche avec quelques amis et connaissances. Le soir venu, Sandrine s'était éloignée du groupe rassemblé autour d'un feu, pour discuter et remonter le moral de sa cousine. Au matin, elles s'étaient réveillées seules. Tout le monde semblait avoir disparu. Le feu s'était éteint et elles avaient trouvé les sacs de couchage de leurs amis, vides. C'était en rentrant dans la direction de Lyon que leur voiture était tombée en panne. Elles avaient dû terminer leur trajet à pied. Alors qu'elles longeaient la gare de la Part-Dieu, les militaires leur avaient tiré dessus sans sommation. Affolées, elles avaient couru, droit devant elles.

– C'est ta cousine qui s'est éloignée dans la rue, derrière l'hôtel ? lui demanda Lionel.

– Oui, c'est Jocelyne. Elle n'habite pas très loin d'ici. Vous devriez aller la chercher.

Dans l'expectative, J'interrogeai Lionel du regard. Il n'hésita pas une seule seconde.

– D'accord, nous y allons.

Je dépliai le plan de Lyon et Sandrine nous indiqua où se situait l'appartement de Jocelyne. Effectivement, c'était tout près.

– Ce n'est peut-être pas la peine de s'y rendre tous les deux, dis-je à Lionel. Tu devrais préparer les motos pendant que j'essaie de la trouver. Si dans deux heures je ne suis pas rentré, partez tous les deux. Nous nous retrouverons, sur l'île, à Chalon.

C'était un endroit magnifique, au beau milieu de la Saône. Pour l'atteindre, il fallait un bateau. Cette petite île était longue d'environ deux cents mètres pour une largeur de cinquante à cette époque de l'année. Elle était extrêmement boisée et offrait une parfaite cachette.

Je me rendis à l'adresse indiquée par Sandrine. La porte de l'immeuble n'était pas fermée. Je pénétrai le plus discrètement possible et montai rapidement jusqu'au troisième étage. J'avais tout de même dû faire un peu de bruit, car soudain la lumière jaillit avant même d'avoir pu pénétrer dans l'appartement et je me retrouvai face aux deux canons superposés d'un fusil de chasse. À l'autre bout se tenait une jeune femme qui ne me semblait nullement impressionnée par la situation.

– Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? me demanda-t-elle, abruptement.

Je répondis le plus calmement possible afin de ne pas envenimer la situation. Je n'avais aucune envie de servir de cible. Et même si cette jeune femme ne savait pas viser, étant donnée la faible distance qui nous séparait, je n'avais aucune chance d'en réchapper.

– Je m'appelle Alain et je viens de la part de Sandrine.

Je vis dans ses yeux, une lueur d'incertitude mais la pointe du canon resta tout de même menaçante. Je lui expliquai en quelques mots ce que nous avait raconté sa cousine et ajoutai qu'il ne fallait pas s'attarder. Les militaires pouvaient revenir à tout moment. Mes arguments semblèrent porter leurs fruits car elle baissa son arme, partit prendre un sac qu'elle avait visiblement préparé avant mon arrivée et me dit :

– Entendu, je vous accompagne. Mais à la moindre entourloupe de votre part, je n'hésiterais pas à tirer. Passez devant !

Du peu que j'en connaissais, j'imaginai difficilement que ce fut Sandrine, comme elle nous l'avait raconté, qui eut dû remonter le moral de cette jeune femme !

Nous ralliâmes l'hôtel rapidement en prenant soin de rester à couvert à chaque fois que nous le pouvions. À notre arrivée, je constatai que Lionel avait terminé de ranger nos affaires et avait arrimé les sacs sur les portes bagages. Sandrine et lui étaient déjà installés, prêts à partir. De plus, ils avaient récupéré deux casques supplémentaires, Dieu sait où ? ! Ils n'avaient pas perdu leur temps. Nous n'eûmes pas le loisir de faire les présentations. Pour les mondanités, nous verrions cela une autre fois !

J'enfourchai ma machine, suivi sans l'ombre d'une hésitation par Jocelyne. Nous démarrâmes sans plus tarder dans la direction de Chalon-sur-Saône, en espérant que les militaires, bien belliqueux à mon goût, ne nous apercevraient pas.

Tout en roulant sur la route qui longeait la Saône, je me disais que notre passage à Lyon avait été beaucoup plus bref que prévu. Nous n'en avions pas appris davantage quant à notre situation si ce n'est qu'ajouté à l'incompréhension, il fallait désormais nous cacher, sans que nous en connaissions le motif. Le seul point positif, c'est que nous n'étions plus seuls.

Bien que la nuit fût avancée, au cours du trajet, nous croisâmes de nouveau une meute de chiens. Celle-ci était plus importante encore que la première. Si cela continuait, nous aurions rapidement à faire face à un problème supplémentaire. Le choix de séjourner sur une île me sembla alors, d'autant plus judicieux.